Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 10 (1934-1935)

Heft: 4

Artikel: Une médaille [Forsetzung]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-705327

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nos soldats, qui leur explique la réalité des choses, les nécessités cachées du service qu'ils accomplissent, si difficile à organiser?

Qu'on nous comprenne. La dernière idée qui nous viendrait, serait de vouloir transformer nos officiers en conférenciers. Ce ne sont en général pas des orateurs, et ils risqueraient simplement d'accumuler les gaffes. C'est tout autre chose de leur demander d'associer plus étroitement leurs hommes à l'intérêt général du service qu'ils accomplissent, de leur expliquer tout simplement les choses qu'ils ne comprennent pas, sans leur cacher les déficits inévitables d'une armée de milices. Il y a là des citoyens qui ne demandent qu'à comprendre et qui serviront d'autant plus volontiers qu'ils comprendront mieux.

Nous sommes ici en présence du même problème que sur le terrain professionnel. La plupart, la presque totalité des patrons, ne savent pas, ou ne veulent pas s'expliquer avec leur personnel, causer avec lui, le mettre au courant des difficultés qu'ils rencontrent, de la situation générale de leurs affaires. S'ils le faisaient, quantité de préjugés tomberaient d'eux-mêmes et les rapports entre le patronat et le salariat changeraient du tout au tout, ce dernier se sentant traité comme son travail le mérite. De même, l'armée ne serait discutée par personne en Suisse si l'on se donnait la peine d'en expliquer et la nécessité encore évidente dans le monde actuel, et certains aspects des sacrifices qu'elle exige du pays.

R. O.

Une médaille

(Suite)

Il est dans la vallée du Tronto, un étroit défilé, resserré entre deux chaînes de pics abrupts et dénudés, dont le fond, où ne pénétraient jamais les rayons du soleil, cache sous un amas séculaire de ronces et brouissailles des précipices béants.

L'aspect de cette solitude est absolument désolé; ça et là, d'énormes blocs éboulés des sommets obstruent les sentes qui serpentent au milieu d'une végétation aux enlacements inextricables.

Quelques masures s'élèvent sur un coin de terre cultivé; des hommes en haillons, l'air misérable et soupçonneux, peuplent seuls cette inhospitalière vallée.

C'était, à cette époque, le repaire d'audacieux bandits qui désolaient la contrée.

Un soir d'automne, par une pluie fine et glaciale qui mettait sur les roches comme un tapis de verglas, une patrouille s'engageait dans la vallée. Les hommes marchaient un à un, écartant les ronces, fouillant le bois mystérieux.

En avant, un homme en éclaireur; à quarante pas derrière lui, la petite troupe, qui avançait avec peine, les pieds glissant ou faisant rouler des quartiers de rocs dans les profondeurs.

Les hommes, pénétrés par l'horreur de cette solitude, marchaient, silencieux sous la pluie, le fusil au cran d'arrêt, prêts à faire feu à la moindre alerte.

L'homme de pointe — notre montagnard — plus agile et plus sûr de lui distançait de beaucoup le gros de la troupe.

Il l'avait déjà perdue de vue, lorsque soudain trois bandits, armés de tromblons et d'espingoles, se dressent derrière une touffe épaisse de ronces; un éclair brille... une balle siffle... le képi du soldat roule par terre, et au milieu de la fumée les trois hommes se précipitent sur lui, avec des cris de bêtes fauves.

Admirable de sang-froid et de calme, il recule d'un pas, décharge son arme sur le premier, l'étend raide mort, pare d'un coup sec l'attaque du second et lui perce la poitrine de sa baïonnette.

Mais le troisième est sur lui déjà, brandissant son poignard.

Le soldat, abandonnant son arme, saisit la main qui tient la dague et serre d'une étreinte de fer la gorge du bandit, se cramponne, s'attache à lui avec des enlacements de couleuvre et lui mord rageusement l'oreille.

Un hurlement de douleur sort de la poitrine du bandit.

Alors, au milieu d'un silence lugubre, commence une lutte atroce, horrible, sans merci.

Là, au bord de ce précipice aux mystérieuses profondeurs, les deux adversaires cherchent à se terrasser; si le pied glisse, c'est la mort; le terrain ravagé, bouleversé, se creuse sous leurs efforts; autour d'eux, les pierres ébranlées par leurs piétinements, se détachent et roulent de roc en roc, avec un bruit sinistre, jusque dans le torrent qui gronde tout au bas.

Toujours enlacés, les deux hommes haletants, hurlent de rage, luttent d'une main; le poing s'abat sur la tête, le visage, meurtrissant les chairs; les dents serrées refusent de lâcher prise, ils se roulent par terre, tour à tour vainqueur ou vaincu; le genou écrase la poitrine, les yeux dilatés par la colère flamboient aux lueurs du crépuscule; la bouche contractée et sanglante, laisse échapper un halètement éperdu.

Dans sa main robuste, serrée comme un étau, le soldat retient le poignet du bandit où la dague brille menaçante; un instant de faiblesse et il est perdu.

Mais le bandit a le dessous, le montagnard l'étouffe de son poids, et, lui prenant la tête de ses deux mains, la soulève et cherche à la briser contre le rocher.

Par un effort suprême, sentant sa main libre, l'autre, d'un coup violent, fait au bras du soldat une profonde blessure.

Alors celui-ci lui arrache la dague et la lui enfonce dans la gorge; le fer froisse les os; un flot de sang s'échappe en bouillonnant; le misérable laboure la terre de ses ongles, pousse un dernier râle; il est mort.

— Bravo! Bravo! crient les camarades qui arrivaient essoufflés. On l'entoure, on l'accable de questions pendant que, immobile, respirant à peine, la gorge serrée, le visage d'une pâleur mortelle, les yeux égarés, le vainqueur regarde tantôt le brigand étendu dans une mare de sang, tantôt le poignard qu'il tient encore dans ses doigts crispés.

La petite troupe, attaquée elle aussi, avait dû se défendre et n'avait pu accourir plus tôt au secours de son éclaireur.

Quelques jours après, grâce à des soins dévoués, la blessure se cicatrisait, et le soldat reprenait son service.

Il rentra à la compagnie.

Sa vieille haine n'était qu'endormie; elle se réveilla soudain, plus mordante que jamais.

A la revue, le capitaine s'arrêta devant lui et, le regardant bien en face:

On m'a dit ta belle conduite, fit-il, tu es un brave!

Il passa.

— Et tu prétends qu'il te déteste? murmura un voisin à l'oreille du soldat.

— Il cache son jeu, le traître; mais nous verrons bien.

Quelques mois après, le régiment changea de garnison.

Un matin, les fourriers lurent, au rapport, cette simple phrase:

« Demain, à midi, le régiment, en tenue de parade, se trouvera aligné par bataillons, sur la place principale; tous les hommes, sauf les malades, devront assister à cette solennité. »

— Déjà! murmura le capitaine, quand l'ordre lui fut communiqué; je n'ai pas de temps à perdre.

Il courut au bureau de la compagnie et demanda fiévreusement au fourrier:

— Avez-vous pensé à mon affaire? Vous savez, c'est pour demain.

— Mon capitaine, c'est fait depuis trois jours.

— Très bien; tâchons de nous entendre; il faut aller à coup sûr.

Le fourrier déplia une carte, une feuille de papier, prit un crayon et se mit à tracer des arabesques étranges qui, pour un initié, eussent pu donner l'illusion d'un plan topographique; et, à demi-voix, il expliquait verbeusement ses incompréhensibles hiéroglyphes.

— Vous dites, troisième maison, deuxième porte à gauche?

— Oui, mon capitaine.

— En êtes-vous sûr?

— Oh! parfaitement; vous pouvez être tranquille, mon capitaine, il n'y a pas d'erreur possible.

Une heure après, le capitaine trottait ferme sur la grande route.

Le soleil baissait à l'horizon, illuminant, dans un dernier embrasement, les nuages moutonneux qui couraient vers le sud. Un humble village, adossé à un pic superbe, couvert de sapins aux cimes élancées, baignait les roues moussues de ses moulins dans les eaux limpides du Tronto.

Arrivé en ce lieu, le capitaine dissimula le mieux qu'il put, au dolman et au képi, le numéro du régiment et s'engagea dans les rues étroites du village.

Le bruit des sabots d'un cheval fit accourir les bonnes gens sur le pas de leur porte.

Incertain, avançant avec hésitation, l'officier, à tout instant, arrêtait son cheval couvert d'écume et promenait ses regards de tous côtés.

Enfin, il se dirigea vers une fontaine, auprès de laquelle plusieurs femmes causaient.

Elles eurent, à sa vue, un mouvement de surprise mêlée d'effroi.

— Qui de vous pourrait me donner un verre d'eau, mes braves femmes? dit l'officier.

— Moi, répondit vivement l'une d'elles.

— C'est elle, pensa-t-il.

Elle revint bientôt avec un verre d'eau qu'elle lui tendit.

L'officier but lentement, tout en observant la bonne femme à la dérobée.

Elle regardait le capitaine avec une insistance curieuse, penchant la tête, se levant sur la pointe de ses sabots pour voir le numéro du régiment, se frottait les mains, remuait les lèvres; ses yeux brillaient de joie, et sa timidité seule l'empêchait d'entamer une conversation qu'elle brûlait de voir commencer.

— Y en a-t-il parmi vous qui aient un fils à l'armée? demanda l'officier.

— Oui, moi, répondit la femme au verre d'eau; j'en ai un, moi.

— Dans quel régiment?

— Dans tel régiment... Sauriez-vous où il est maintenant, monsieur le capitaine? Ne connaissez-vous pas mon fils?

— Moi? non, ma foi! Mais comment se fait-il que vous ne sachiez pas où il est? (A suivre.)

Petites nouvelles

Dans le numéro du 15 septembre de la « Revue des Deux Mondes », le général Debeney, ancien chef d'Etat-Major de l'armée française, a fait paraître une importante étude militaire, intitulée « Nos fortifications du Nord-Est », dans laquelle il émet son avis sur la valeur stratégique de l'armée suisse, dans un conflit éventuel. Voici ce qu'il écrit à ce sujet:

« L'armée suisse est une milice d'une espèce spéciale et dont aucune autre nation ne serait capable de réaliser le modèle: il ne s'agit pas d'embrigader des chemises brunes, vertes ou noires, il s'agit de mettre en ligne des citoyens qu'un séculaire atavisme a formés guerriers et qu'une pratique également séculaire de la liberté a doués du sentiment civique le plus élevé; le Suisse considère comme un devoir indiscuté l'entretien de son uniforme et de ses armes, l'assiduité aux très fréquents exercices de tir de son village, comme son empressement à répondre aux séances d'instruction: les cadres sont fournis par les classes élevées et tous les hommes de valeur ont à cœur de porter l'uniforme; tous, sans aucune rétribution, consacrent plusieurs heures par semaine à tenir à jour l'administration, dans le sens élevé du mot, de leur unité et à poursuivre la connaissance personnelle de leurs hommes.

L'esprit public soutient son armée et, dans les circonstances importantes de la vie, l'assiduité au devoir militaire est exigée comme répondant. L'instruction de l'armée suisse est poursuivie avec beaucoup de méthode et d'esprit pratique, jusque dans les grandes unités. Il y a peu de temps encore il semblait que le point faible fût le matériel, mais la Suisse possède une puissance industrielle considérable et, depuis quelques années, elle consacre des sommes de plus en plus importantes à son armement. Contre un voisin, quel qu'il soit, qui envahirait leur territoire, les Suisses de toute origine, alémanique, romande ou italienne, feront bloc comme un seul homme et opposeront une résistance acharnée. On peut être sûr d'ailleurs que, parmi leurs voisins, il en est un qui n'hésitera pas à aller rejoindre sans délai sur le champ de bataille ses amis séculaires, eux aussi soldats de la liberté. »

Le général Debeney n'hésite pas à considérer que l'invasion de la Suisse offrirait de grosses difficultés à qui voudrait la tenter.

Un jugement pareil, venant d'un grand chef de la dernière guerre, mérite de ne pas passer inaperçu en Suisse. Il peut du reste être mis en regard de celui du général Bordeaux, paru dans la « Revue hebdomadaire » du 8. 7. 1933, et qui donne la même note. Venant d'hommes du métier, de la valeur et de la compétence de ces deux généraux français, cette appréciation de la valeur stratégique de notre armée est hautement réconfortante; elle a de quoi confondre les défaitistes d'extrême-gauche, qui s'efforcent de saper le moral de notre peuple en décriant notre défense nationale.

*

On a lu que cinq millions de francs seront alloués au Département militaire fédéral, sur les subsides au chômage, en vue de l'érection de fortins à la frontière septentrionale. Cette somme ne suffira évidemment pas pour atteindre le but visé, mais elle permettra de parer au plus pressé. Il faudra commencer par reconstituer le bureau fédéral des fortifications qui fut supprimé au lendemain de la guerre, on n'a jamais su exactement pourquoi, probablement par suite de renseigne-

Wir empfehlen uns für die Besorgung Ihrer Bankgeschäfte

Schweizerische Volksbank

Kapital u. Reserven Fr. 200,000,000.-